

Hans Häselbarth

Jean Lasserre et Dietrich Bonhoeffer Deux témoins du message de la paix

Deux « Pères dans la foi » nous sont présentés ici, l'un français et l'autre allemand. Ils ont fait connaissance dans les années trente du siècle dernier alors que tous deux étaient étudiants boursiers au « Union Theological Seminary », faculté de théologie protestante new-yorkaise. L'un des thèmes principaux de leur dialogue fut le Christianisme face à la question de la violence. Il est utile de comparer leurs réflexions d'alors avec les positionnements des chrétiens dans le dialogue actuel.¹

1.Éléments biographiques

(B) Jean, mon ami, quelle joie de te rencontrer aujourd'hui à l'Arche de Saint-Antoine.² Nous avons vécu ensemble pas mal de choses intéressantes à l'époque, dans les années trente. Je pense à des conversations inoubliables jusque tard dans la nuit, à New York. Je ressentais une profonde unité entre nous qui étions tous deux théologiens européens. Le roman de Erich Maria Remarque « à l'Ouest rien de nouveau », écrit en 1929, a inspiré ces conversations, ainsi que le film si cruel tiré du livre que nous avons regardé ensemble et dont nous sommes ressortis très secoués. Je me souviens avoir essayé de te consoler sur le chemin du retour..

(L) A cette époque, nos convictions pacifistes se sont approfondies. Nous fûmes amenés à reconnaître que la foi devait avoir plus d'autorité que le vieux patriotisme, plus d'autorité que les paroles de la Marseillaise : « Allons enfants de la patrie... »

(B) Et plus d'autorité que ce que nous chantions : « Deutschland, Deutschland über alles », car c'est bien plutôt ceci que nous devrions chanter : « Guide nos pas sur le chemin de la Paix » (Richte unsere Füße auf dem Weg des Friedens, Mennonitisches Gesangbuch numéro 481).

(L) En dehors de ces discussions, nous avons aussi vécu de très beaux moments ensemble. Te rappelles-tu nos aventures en route vers le Mexique dans cette bagnole toute brinquebalante? Et l'étonnement des étudiants à Viktoria, lorsqu'ils entendaient un Allemand et un Français leur parler d'une seule voix?

(B) Tu m'as pour la première fois entraîné de ma théologie luthérienne vers une théologie davantage pratique, me rendant attentif à l'importance d'une obéissance plus radicale au commandement d'amour. C'était pour moi comme une conversion qui alla bien plus loin que je ne le pensais au départ. Plus tard, lorsque j'étais en prison, j'ai vu en toi un véritable saint ! C'est toi qui as inspiré mon livre « Vivre en disciple - le Prix de la grâce ». J'ai appris à porter un regard nouveau sur le sermon sur la montagne. Oui, tu as éveillé en moi le désir de saisir toute l'actualité de la grâce divine.

(L) J'étais certainement inspiré par mes profs à Paris - par exemple par Wilfried Monod - qui m'avaient appris à aimer les Béatitudes et à les considérer comme le fondement même de l'Évangile. Quant à moi, à cette époque, j'étais plutôt timide et réservé, mais toi, tu m'as encouragé à venir avec toi, en 1934 à Fanö au Danemark à la conférence œcuménique des jeunes où tu as prononcé ton discours sur la paix. Tu disais : « Il n'y a pas de paix possible sur la voie de la sécurité, car la paix est une audace, c'est une aventure qui ne va pas sans risques. La paix, c'est le

1 pour approfondir, lire « *la Guerre et l'Évangile* » - Jean Lasserre 1953 ainsi que « *les Chrétiens et la violence* » 1965 et 2008 ainsi que [Dietrich Bonhoeffer 1906-1945 : Une biographie](#) de Ferdinand Schlingensiepen, 2005

2 Ce dialogue fictif a été écrit et présenté à l'occasion de la conférence internationale de Church and Peace à la communauté de l'Arche de Lanza del Vasto qui a eu lieu du 19 au 22 mai 2011 en parallèle avec le Rassemblement Oecuménique International de Kingston en Jamaïque

contraire de la sécurité. Donner priorité à la « sécurité » signifie méfiance qui à son tour entraîne la guerre. » Mais à ce moment-là, bien peu nombreux étaient ceux qui comprenaient cette vérité ! Pour ma part, ce qui comptait, c'était l'idée que le corps du Christ, et même l'ensemble de la famille humaine, ne soit pas détruit par les idéologies nationalistes. Nous nous sommes engagés pour l'objection de conscience, ce qui à cette époque, était encore une idée scandaleuse. Nous affirmons aussi qu'aucune guerre ne devrait jamais être qualifiée de « sainte ».

(B) La même année, je t'ai rendu visite dans le bassin minier, à Bruay en Artois. Tu vivais parmi les ouvriers. Cela aussi a contribué pour moi à un approfondissement de la question sociale et confirmé mon vœu d'être au côté des ouvriers et des pauvres dans mon travail pastoral.

(L) Et il y a eu enfin cette visite de ta part dans notre chalet familial des Houches dans la vallée de Chamonix où je passais mes vacances. Ce fut notre dernière rencontre. À la date du 17/18 août 1932 tu as écrit dans notre livre d'or : « Dietrich Bonhoeffer, de Berlin, remercie de tout cœur pour deux journées magnifiques et inoubliables passées au sein de la famille de son ami Jean, au fil desquels j'ai ressenti ce que l'on peut appeler une atmosphère de profonde communion ». ³ Puis la guerre a éclaté et nous ne nous sommes plus jamais revus. Avec l'aide d'un soldat allemand du nom de Heinrich Gellermann, j'ai encore essayé, en pleine guerre, de te faire parvenir un courrier ... C'est avec gratitude, mon cher ami, que je me rappelle nos différentes rencontres!

2. Nos entretiens sur le thème du témoignage en faveur de la paix

(B) Tous les deux, nous représentons une éthique politique fondée sur le Christianisme. Oui, le Sermon sur la Montagne doit être normatif pour notre vie. C'est ce que j'ai essayé de souligner dans mon livre sur la vie de disciple. Il ne nous faut pas prendre au sérieux les choses « dernières » - le Royaume de Dieu - seulement, mais aussi les choses « avant-dernières », ce qui est utile à l'être humain aujourd'hui. Dans mon livre sur l'éthique je pars aussi de la conviction que nous Chrétiens sommes en mesure de mettre en pratique la politique de l'Evangile même si par là-même nous faisons quelque chose d'extraordinaire, que le monde ne comprend pas vraiment.

(L) Nous ne pouvons accepter de dédoubler notre vie du point de vue moral, c'est-à-dire de faire une distinction entre vie privée et vie politique. Le Christ nous veut tout entiers et ce n'est que dans cette unité que nous sommes crédibles. Cela doit se manifester particulièrement dans notre refus rigoureux de la violence, de la guerre et de la vengeance. Nous croyons en Jésus-Christ, prince de la paix - même si, précisément dans ce domaine, nous lui avons été trop souvent infidèles. L'Eglise ne peut pas supprimer la violence, mais elle peut cesser de légitimer la violence et la guerre.

(B) Tu nous as présenté l'image de Jésus dans sa passion, « Ecce Homo », de manière si vivante et tu l'as comparée avec notre idéal de virilité et d'héroïsme.

(L) Jésus nous a donné l'exemple de la non-violence absolue. Dans le Nouveau Testament, il n'y a pas un seul message qui contredise cette affirmation, pas même Jean 2 verset 15 qui évoque la purification du temple. Jésus ayant fait un fouet avec des cordes chasse les animaux du temple, mais naturellement pas les personnes. Et lorsqu'avant son arrestation il recommande d'acheter des épées, il ne s'agit pas non plus d'un appel à la violence. Il faut comprendre cet ordre au sens figuré. Jésus veut dire : la crise est imminente ! Non, l'obéissance de Jésus au commandement d'amour était absolue! Et à nous non plus, rien d'autre n'est permis.

(B) Tu as mis en évidence que les chrétiens des trois premiers siècles prenaient la non-violence très au sérieux. J'ai été très frappé par la liste des professions que

3 Tiré de la correspondance avec Christiane Lasserre, fille de Jean Lasserre

ceux qui demandaient le baptême n'acceptaient pas à l'époque, comme par exemple le service militaire et la prostitution⁴. Tu parles aussi de « l'hérésie constantinienne », à partir du IV^{ème} siècle, lorsque le Christianisme est devenu religion d'Etat. C'est là que tu situes le déclin de l'Eglise. Ni toi ni moi ne sommes historiens, mais il me semble que sur ce thème tu as brossé un tableau sans nuance. Il y a certainement eu dans l'empire romain influencé par le christianisme, des personnes qui ont mis leur foi en pratique tout en assumant des responsabilités dans différents domaines de la vie publique.

(L) Je ne veux pas le contester. Mon interprétation radicale s'applique seulement à la question de la violence. Et à cet égard, l'ordre de Jésus a été trahi parce que l'être humain s'est adapté, ce qui se produit aujourd'hui encore. Nos Eglises n'ont-elles pas besoin, sur ce point précis, d'une conversion, pour redécouvrir que le royaume du Christ est un et indivisible ?

(B) Tu veux dire que c'est sur ce point que se décide si nous sommes fidèles au premier commandement de Dieu, si nous suivons le dieu païen Mars ou le Père de notre Seigneur Jésus ? Je suis tout à fait d'accord avec toi sur ce point. Il ne s'agit pas seulement de la question idéologique, des guerres dites « saintes », mais aussi d'intérêts économiques et de profits, d'exactions contre des civils, de blessures morales et de dérive vers la barbarie, de perte des repères moraux dans l'armée, il s'agit de l'impossibilité fondamentale, pour un disciple du crucifié, de tuer.

(L) Notre génération a réfléchi intensément à la question de la relation entre l'Eglise et l'Etat. Nous devons nous garder d'adopter une attitude de fausse servilité, mais ne pas nous replier non plus sur nous-mêmes. Que veut dire « être soumis aux autorités supérieures » selon Romains 13 ? Nous voulons respecter la loi, chercher le bien de la cité et nous engager sans renoncer pour autant à notre esprit critique. Mais il y a des situations où il nous faut suivre notre conscience, où il faut résister face à l'injustice, où nous avons l'obligation de faire office de sentinelle prophétique vis-à-vis de l'Etat. C'est alors que s'applique la phrase : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » (Actes 5,29).

(B) Il fallait s'opposer à la souffrance incommensurable infligée à tant d'êtres humains par le régime hitlérien inique. J'étais proche de ton pacifisme, comme tu le sais, mais j'ai vu qu'il fallait intervenir. Il fallait supprimer Hitler. C'est pourquoi je me suis joint au groupe de résistance de l'attentat du 20 juillet. Je n'ai pas poursuivi, à ce moment-là, l'option de la résistance non-violente. Il y avait pourtant des exemples dans les pays occupés par l'armée allemande et même en Allemagne, comme par exemple les protestations des femmes de la rue des Roses à Berlin. Je me suis joint au groupe d'officiers résistants, ce fut une décision personnelle que je pris en conscience et que je ne puis généraliser. Il fallait que j'ose l'action violente et que j'accepte l'idée du meurtre du tyran. Comme tu le sais, ce fut un échec. J'ai mis très consciemment ma vie en péril. Ne rien faire c'était aussi se rendre coupable. S'engager dans la résistance comme le faisaient mes amis chrétiens, c'était aussi se rendre coupable. Ai-je été en cela infidèle à l'évangile ? Je ne sais pas... J'aurais sans doute dû poser la question de manière plus précise : « qu'aurait fait Jésus dans ces circonstances » ?

(L) Cher Dietrich, je respecte ta dernière décision. Tu ne voulais pas rester passif face au mal. Pourtant, même s'il s'agit de défendre et de protéger le prochain, la patrie ou d'autres personnes qui sont menacées, la fin ne justifie pas les moyens. Il faut que je sache quels moyens correspondent au commandement d'amour. Je sais très bien que beaucoup de gens pensent que le pacifisme est une attitude étroite, rigide, voire légaliste. Mais Jésus et les apôtres n'hésitaient pas à donner des directives éthiques bien concrètes qui, à côté des influences culturelles, s'appliquent à nous aujourd'hui encore. Nous avons découvert dans l'Evangile que Jésus est le « oui » de Dieu à notre égard. Nous pouvons donc le remercier en obéissant à sa

⁴ Hippolyte de Rome, dans la Didache

parole. La violence et le meurtre ne peuvent être en aucun cas l'expression de cette reconnaissance !

(B) Je suis très touché par ton engagement inconditionnel et sans détour à la suite de Jésus qui me donne matière à réfléchir. J'aurais peut-être pris une autre décision si j'avais été élève de Gandhi. Tu te souviens qu'il m'avait invité et que je voulais aller lui rendre visite en Inde, et que ce projet ne s'était pas réalisé car on m'avait confié une autre tâche.

(L) Oui, à l'époque cela t'aurait aidé et nous tous aussi. Mais essayons donc de définir encore une fois ce qu'est pour nous la résistance non-violente. Ce n'est certainement ni une attitude passive, ni de la lâcheté, ni une fuite devant la souffrance. Nous ne voulons pas capituler face à la violence, mais nous ne voulons pas non plus nous rendre complices de la violence. Nous devons mettre en œuvre d'autres moyens que ceux de l'adversaire qui est prêt à faire usage de la violence. Faut-il dans ce cas-là penser au boycott, à la grève, au sabotage ?

(B) Ce qui est important c'est de ne pas se plier aux lois de l'adversaire, de respecter l'opprimeur en tant qu'être humain, de ne pas porter atteinte à sa dignité, de chercher le dialogue avec lui en faisant appel publiquement à sa conscience. Une telle désobéissance civile doit faire honte et faire pression, sans infliger de souffrance aux oppresseurs et à ceux qui préconisent la violence. C'est moi qui dois être prêt à accepter la souffrance, comme Jésus l'a acceptée sur la croix. La non-violence n'est pas une stratégie mais une attitude spirituelle, le style de vie qui correspond le mieux à l'évangile. Mais cela aussi il nous faut l'apprendre et nous y exercer. A l'époque je n'avais pas poussé la réflexion jusque là. C'est toi qui l'as fait en tant que rédacteur des *Cahiers de la Réconciliation* dans les années d'après-guerre et en publiant ton livre « la guerre et l'évangile » en 1953. Je t'en remercie.

(L) Ce qui est resté incomplet dans notre vie, nos descendants spirituels vont le poursuivre et l'approfondir. Pour œuvrer à la paix, il nous faut encore faire beaucoup de démarches et beaucoup de découvertes. Mais nous devons arriver à la conclusion de notre dialogue. Tu nous dis encore une dernière parole ?

(B) Ma vie a été trop courte. J'étais en train de commencer à comprendre toute la radicalité du commandement d'amour de Jésus. J'ai eu en 1934 un moment de clarté prophétique : c'était à Fanö, une année après la prise du pouvoir par Hitler qui a conduit à la seconde guerre mondiale et à la mort de 50 à 60 Millions de personnes. J'avais 28 ans alors et j'ai prononcé une phrase dont je n'avais pas encore saisi tout le poids de vérité : « il faut que soit adressée à tous les peuples la bonne nouvelle de la paix car l'Eglise doit, au nom du Christ, retirer les armes des mains de ses fils et leur interdire de faire la guerre. » Nous avons dû apprendre dans la douleur que l'objection de conscience et la non-violence sont vraiment le chemin sur lequel nous pouvons témoigner d'une manière crédible de la paix de Dieu et du commandement de l'amour du prochain.

(L) Oui, il nous faut prendre l'Evangile totalement au sérieux, peu importe si nous nous rendons impopulaires et si nous perturbons le vieil équilibre entre l'Eglise et le monde. Nous ressentons tous la nécessité d'une nouvelle Réforme. La première Réforme s'est concentrée sur le premier commandement et a souligné l'autorité des Saintes Ecritures, la justification par la foi, le témoignage intérieur du Saint Esprit et le sacerdoce universel. La nouvelle Réforme devrait mettre au premier-plan le commandement d'amour et chercher enfin des moyens autres que les moyens militaires pour protéger ce qui a besoin de l'être. Nos Eglises seront-elles capables d'une telle volte-face ? Peuvent-elles témoigner publiquement d'une repentance aussi profonde ? Nous ne pouvons rien faire d'autre que de nous agenouiller et prier que le Saint Esprit touche toute la chrétienté. Pourquoi Dieu ne pourrait-il pas susciter une nouvelle Réforme ? Il n'est pas trop tard, mais c'est bien urgent !